

Chapitre 8

La Plantation de Linières.

Pendant plusieurs semaines, je procède à des levés topographiques simples d'abord puis de plus en plus élaborés. Je mets à contribution mes acolytes pour toutes les tâches. Je dois tout leur enseigner sur le tas, leur faire apprendre les bases des savoirs des géomètres et les leur faire mettre en œuvre immédiatement. Mes trois « sbires » se donnent avec cœur à l'étude de cette école en plein air et en salle de dessin. Tertullien s'avère en fait presque analphabète au début de son travail au bureau mais il a eu des bases. Il se met rapidement à comprendre l'écrit. Pour Martial, il faut l'instruire à la base. Je prends donc la décision d'aménager mon bureau en salle de classe et de dispenser l'instruction sur la lecture, l'écriture et le calcul élémentaire. Les progrès de Martial et Tertullien, aidés par Timothée qui lui sait lire, écrire et compter sont très rapides. C'est tout de même Timothée qui est le scribe de la bande. Je n'ai plus qu'à améliorer son orthographe mais comme de toute façon c'est à moi qu'il incombe d'écrire les documents officiels nous disposons de temps que tous se mettent à niveau en orthographe.

Pour donner un statut social à mes aides, je leur ai fait confectionner des vêtements qui les identifient comme membres de mon équipe. Il ne s'agit pas d'uniformes mais d'un style « Cadastre de Basse-Terre ». Un pantalon clair, une vareuse à pans bleu marine et un chapeau « américain », c'est-à-dire en coton. Un chapelier de la Grand' Rue me confectionne ces couvre-chefs.

Martial, une fois les animaux entravés, fait l'aide arpenteur avec bonheur. Il ne se trompe jamais dans le décompte des fiches de portée et maintient la chaîne toujours en bon état.

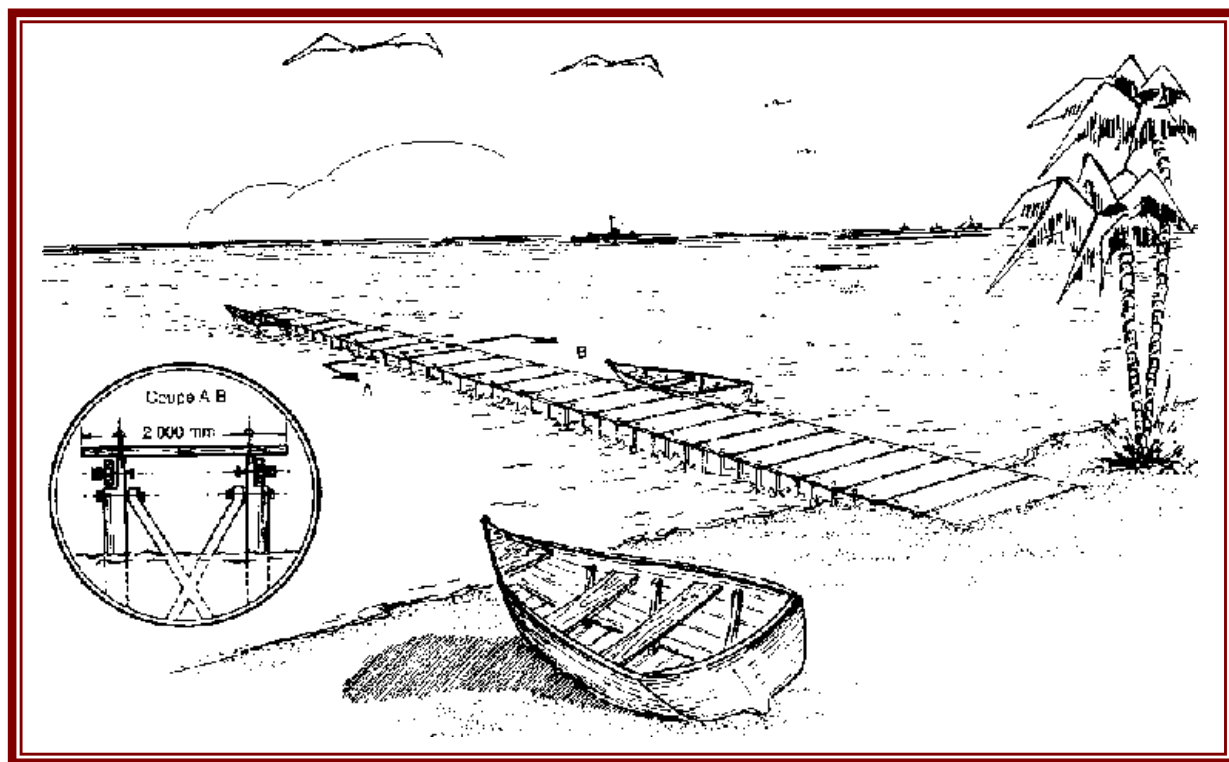
Nous nous sommes attaqués au front de mer. À la différence de Pointe à Pître, Basse-Terre n'a pas de protection face à la mer. Le port est ouvert en grand sur la Mer des Caraïbes. La côte est assez rectiligne, encadrée entre deux zones de falaises de roche volcanique dure. Au sud, le Houelmont descend des hauteurs de Gourbeyre vers la Rivière Sens où le pied de la montagne est une bande étroite fait d'une plage de galets de microgranite. Il y a une zone plus large qui se prêterait assez bien à l'installation d'un port de chargement des bananes si on pouvait les transporter au loin. Ce fruit se cueille toujours vert et on pend les régimes au sec pour les laisser finir de mûrir lentement. Si on laisse un régime avec des fruits qui commencent à devenir jaunes le matin, le soir toutes les bananes sont noires et il en reste fort peu de mangeables. Pour transporter des bananes par voie de mer, il faudrait être sûr de la durée de trajet. Cela ne sera possible que lorsque le transport maritime sera assuré à la vapeur. D'ailleurs, les Anglais commencent déjà à transporter des bananes vers Londres où elles se vendent fort cher. Mais il faut savoir anticiper et prévoir. C'est pourquoi le gouverneur a demandé à notre service de préparer une cartographie assez détaillée de la partie utile de la côte.

C'est bien sûr à moi qu'est échue cette tâche. Je vais y mettre toute l'énergie de mon équipe, mais en fait je vais surtout commencer à me rattacher aux amers artificiels de la marine pour établir des bases de repères pour l'avenir. Pour le moment je vais utiliser le système de coordonnées des marins, mais cela n'est pas adapté aux besoins des cartes terrestres.

J'explique tout cela à mes aides. Je leur raconte comment nous allons faire. Ils sont tout heureux de découvrir qu'ils vont avoir eux aussi à utiliser les théodolites, les mires et stadia et les niveaux et clinomètres. Ils sont maintenant tous les trois aussi à l'aise pour lire et écrire. Je leur ai expliqué qu'il serait plus habile pour le moment de garder leur nouveau savoir secret. En effet, j'ai appris par la bonne de ma logeuse que nombre des « békés » de la

Basse Terre voit d'un mauvais œil les relations que j'entretiens avec mes trois lascars. Que je partage mon logement avec un « Matignon » messied aussi à beaucoup. Si en plus on apprend que j'en fais des « civilisés » à part entière, je n'ai pas fini de devoir me justifier.

Leurs premiers croquis sont simples mais complets. Trop complets, même puisque Martial, plein de bonne volonté, a mis des oiseaux dans le ciel et, sur la mer, des bateaux de pêcheurs à la nasse, si caractéristiques avec leur gros mât qui les rend instables. Mais j'ai gardé ce dessin avec émotion.



Martial a mis des oiseaux dans le ciel...

La légende dans le cercle en bas à gauche est incomplète mais elle montre la qualité de l'écriture de mon mulâtier. Mon imprimeur ne ferait pas mieux et ce garçon qui ne savait pas lire à mon arrivée écrit maintenant comme un vrai calligraphe, sauf qu'il ne tente pas de faire des effets d'art.

Nos travaux sur le front de mer nous conduisent à souvent longer les appontements de bois qui servent de quais aux bateaux des lamaneurs et aux navettes qui déchargent les bateaux trop lourds pour les amarrer aux installations de bois. Il devient de plus en plus nécessaire de préparer la construction de quais et appontements en dur. C'est l'édifice auquel nous apportons notre pierre en ce moment. Nous avons procédé à tous les levés nécessaires en quelques semaines. Je termine en installant des stations repères à proximité de certains bâtiments. En liaison avec les autorités du port, j'ai déterminé un niveau moyen de la mer qui me servira désormais de niveau zéro des altitudes pour les stations dont je devrai déterminer les altitudes. Seulement, si je veux cartographier la Guadeloupe, il me faudra un siècle au moins malgré la disponibilité et la bonne volonté de mes aides. C'est ce que je me dis pensivement en passant devant un bureau d'entrepôt en fin d'après-midi.

- Alors, mon cousin, on vaque ? » L'interpellation me prend au dépourvu. C'est Théophile de Linières qui me regarde goguenard.

- Quelle bonne surprise ! Je ne m'attendais pas à vous rencontrer si tôt. Cela fait à peine trois semaines que je suis arrivé à Basse-Terre. Vous avez l'air magnifique dans ce costume d'homme d'affaires ! Avez-vous bien quitté la Marine ?

- Oui et depuis dix jours que je me suis mis sérieusement au travail, je n'ai eu le temps de chômer ! Mais nous aurons l'occasion d'en parler si vous nous faites l'amitié de venir nous rendre visite à Matouba.

- Ce serait avec plaisir mais pour le moment je suis fort occupé.

- Je sais. J'ai ouï dire que vous arpentez la Basse Terre en tous sens mais j'ai aussi noté que vous semblez vous concentrer sur le port, en ce moment. Vous avez recruté une belle équipe de voleurs de poules, mon cousin. Je me demande en quoi votre chabin peut vous être utile. Quant à votre muletier qui travaille sur vos appareils de mesures... Je me demande bien quelle peut être la fiabilité des résultats ainsi fournis.

- Votre sollicitude me touche, mais rassurez-vous mes aides me sont très utiles. Je vous trouve sévère de les traiter de voleurs de poules. Je n'ai rien remarqué chez eux de suspect en matière d'honnêteté.

- Vous n'êtes pas avec eux en permanence. Et je vous rappelle que votre recrue personnelle, ce Ramade, est un « Matignon » de la pire espèce. On m'a dit qu'il loge avec vous...

- Nous pourrions en parler entre nous. Je les vois revenir vers moi. Ils ont dû terminer le travail que je leur ai confié. J'aimerais autant qu'ils ne se doutent pas de ce que vous avez dit d'eux. »

Je prends congé de mon cousin pour l'instant. Nous sommes convenus que nous nous retrouvons vers six heures ce soir pour aller dîner. Il doit rester loger à l'entrepôt aujourd'hui parce qu'il attend une chaloupe à vapeur en provenance de Marie-Galante et qu'il veut être là pour le déchargement.

- Que voulez-vous, mon cousin, mes... nègres ne sont pas aussi bien dressés que vos "aides". »

Il a insisté sur le mot « nègres » qu'il a prononcé sur un ton mi-attendri mi-amusé. Mes aides ne disent rien. Ils ont chargé les appareils sur le bât de la mule et nous retournons au Commissariat de Police où j'ai laissé les trois chevaux à l'abri. Nous avons moins d'une demi-lieue à parcourir pour revenir au Cadastre, mais il est bien plus agréable de parcourir le chemin assis sur nos confortables selles administratives. Nous avons quitté le port quand Tertullien s'adresse à moi. Les deux autres ne perdent rien de notre conversation et je me dis qu'ils ont dû aborder entre eux trois le sujet qu'aborde maintenant mon « ti-blanc ».

- Monsieur, le Théo, c'est vraiment votre cousin ?

- C'est en tout cas ce qu'il prétend. Et aucun des Linières que j'ai rencontrés depuis que j'ai débarqué il y a trois semaines n'a omis de me rappeler notre parenté. Éloignée certes, mais bien établie, selon eux. Mais comment savez-vous qu'il se prétend mon cousin ?

- J'ai des yeux, Monsieur. Et pendant qu'il vous parlait, de loin j'ai lu ce qu'il vous a dit sur ses lèvres.

- À plus de cents pas !

- Et alors ! Pendant cinq années de mon enfance, je suis resté sourd après avoir été malade. Aucun médecin n'a voulu se pencher sur mon cas parce que – disaient-ils – mes parents ne pouvaient payer les soins. Je crois plutôt que c'est parce qu'ils ne savaient pas comment me soigner. Un jour, un quimboiseur m'a guéri. Quand je dis un jour, je devrais dire un mois. Mes oreilles se sont débouchées peu à peu et j'ai à nouveau pu entendre. Pas comme avant, mais maintenant j'entends assez bien. Et j'ai gardé cette habitude de lire sur les lèvres. Pour cela il faut que je les voie, bien sûr. Et j'ai très bonne vue. Alors votre prétendu cousin, quand il nous traite de voleurs de moules... je le sais.

- Il n'a pas dit « de moules », il a dit « de poules »...

- Merci de votre honnêteté, Monsieur. Je savais qu'il avait dit « de poules » mais je voulais mesurer à quel point on peut vous faire confiance. Depuis que nous travaillons pour vous, nous commençons à vous connaître et si vous ne m'aviez pas repris sur les « moules », nous aurions été déçus. Alors, maintenant nous sommes certains de pouvoir vous faire confiance. Et nous pourrions mieux vous informer. Dis-lui, toi, Timothée...

- Monsieur, votre cousin, le Théophile, c'est un homme droit. Mais il est en train de se tromper de voie. Il est revenu dans l'île et il va à nouveau être obligé d'obéir à son père et surtout à son oncle. Le Parrain de Linières est le chef d'une des bandes de gredins qui refusent les lois de la France. Ils veulent que rien ne s'oppose à leur pouvoir. C'est pourquoi ils refusent qu'on mesure leurs terres. Ils disent qu'elles sont bornées et que cela suffit. Moi je crois que c'est eux qui sont bornés.

- Comment cela, ils sont bornés ?

- Ils sont comme les chevaux ou les mules avec des œillères, ils ne voient rien de ce qui les entoure. Et quand quelque chose ou quelqu'un les gêne, ils s'en débarrassent. C'est le régisseur du Parrain de Linières qui a stipendié Tertullien pour vous tuer. »

Je me tourne vers mon colocataire en levant mon sourcil gauche. Il hoche la tête doucement. Je souris et le prends par le cou. Je l'attire vers moi et l'embrasse sur les deux joues. « Pourquoi n'as-tu pas fait ce pour quoi on t'a payé ?

- Je pourrais vous dire que j'ai eu peur de l'enfer une fois qu'on m'aurait passé au coupe-cigare. Mais c'est même pas ça : on vous avait montré à moi au moment où vous parliez avec le quimboiseur sur la Place de la Victoire, à Pointe à Pître. Je vous avais vu parler gentiment aux marchandes. Alors je me suis dit que puisque vous êtes beau et que vous semblez bon, ce sont ceux qui vous veulent du mal qui sont les suppôts de Satan. Alors j'ai préféré mourir sur l'échafaud. »

Je suis sidéré de ces propos. Je comprends maintenant pourquoi il a refusé de parler pendant les interrogatoires de police.

- Mais pourquoi étais-tu prêt à mourir ?

- J'ai été marié. La vie était dure mais belle. Ma femme était bonne et douce, mais forte et vaillante. Elle prenait part aux tâches les plus dures. Et puis elle a attendu un enfant. Nous visions aux Grands Fonds du Moule, sur des terres que nous avons reçues au moment de l'abolition. Mon grand-père était engagé sur une plantation, parce qu'il avait fait des dettes. Mais quand l'abolition est arrivée, il a voulu lui aussi reprendre sa liberté. Il en avait assez de couper la canne pour ces gens. Sous prétexte de payer ses dettes, ils retenaient trop sur sa semaine et il n'arrivait pas à se dégager. Alors un jour, à confesse, il a parlé au Curé. Le Curé était un brave homme instruit. Alors il a parlé au représentant du Gouverneur. La famille des planteurs, je ne vous dis pas qui c'est parce que c'est du passé et il faut pardonner, la famille donc, faisait des difficultés pour appliquer les décrets sur l'abolition. Alors mon père a été convoqué au parlement de Pointe-à-Pître et le régisseur de la plantation aussi. Le juge a été très colère et mon père n'a pas tout compris. Mais le juge a dit que tout le travail de mon père a été payé trop bon marché, il a condamné la plantation à payer les arriérés et ensuite l'huissier et le greffier ont donné des ordres à un notaire. Alors mon père a reçu une demi-acre de bonne terre près du Moule. Et nous y travaillions tous pour gagner notre vie. Mais mon père en travaillant la terre a trouvé de l'eau douce, une belle source. Et c'est ce qui nous manquait. Avant, nous devions recueillir l'eau de pluie comme tout le monde. Mais c'est une eau qui rend parfois malade. Avec cette source, nous n'avons plus été malades. Nous y avons construit une margelle avec un canal qui servait à l'irrigation.

C'était un endroit agréable où mon épouse aimait à aller se reposer, la pauvre, pendant qu'elle avançait vers sa délivrance. Et un soir, je ne la voyais pas revenir. Nous l'avons trouvée près de la source. Assassinée de manière atroce. Un « marron » est sorti du bois lorsque nous avons découvert le spectacle. Les « marrons » ne parlent pas aux « ti-

blancs » parce qu'ils nous traitent d'« aristocrates ». Mais celui-là, pour cette fois, nous a parlé et nous a désigné le coupable. C'était un des fils de la famille que je ne veux pas citer. Mais c'est un « tèbè¹ ». On ne peut pas lui en vouloir à lui. Ce sont ceux qui l'on envoyé, armé d'un sabre à canne, qui sont les vrais criminels.

Nous avons ramené ma chère épouse, morte avec l'enfant qu'elle portait. Le Curé a dit la messe des morts sans rien nous demander en paiement. Après la messe, il nous a pris à part mon père et moi et nous a dit comment aller porter plainte auprès des gendarmes. Les gendarmes ont été très vite et ont emmené le « tèbè ». Un fils de grande famille devant le juge ! Ce n'était pas possible. D'ailleurs cela n'a pas été. On a dit qu'on ne pouvait pas le juger puisqu'il est simple d'esprit. Et puis le procureur a été encore plus sévère en disant qu'on ne peut pas prendre en compte ses aveux. Il a même dit que rien ne permet de l'inculper puisque le seul témoin est un « marron ».

- Il a dit cela ?

- Pas exactement comme cela. Il a dit qu'on ne peut pas croire un affranchi qui ne respecte pas la loi de déclaration du travail. Ou quelque chose comme cela. »

Je comprends qu'il s'agit du fameux décret Husson qui vise à cerner l'état précis de la population qui vit en marge des villes et des plantations. En prenant ce prétexte, j'ai le sentiment que le procureur a cherché à éviter les poursuites judiciaires envers une famille puissante. Je suis fort troublé par ce récit. Je comprends mieux le découragement de Tertullien Ramade devant l'avalanche des malheurs qui l'ont frappé. En somme, il était prêt à se suicider en se faisant tuer par la justice impériale.

- Mais ce n'est pas tout, Monsieur. Continue Tertullien. » C'est Martial qui a parlé.

- C'est vrai. Il y a encore un autre crime. Après l'enquête où le « marron » a parlé aux gendarmes, on a retrouvé cet homme assassiné près de sa case. Il y avait un mot gravé dans un bardeau de mancenillier. « *Terre-la y pour blanc-la* » [La terre est pour les blancs]. Il n'y a même pas eu d'enquête !

- Mais à quoi sert ce mot ? L'homme était mort. Et je suppose que personne ne sait lire dans cet endroit.

- Si, nous. Les gens ont parlé depuis que nous avons découvert cette source. La famille dont je ne veux pas dire le nom n'a qu'une idée : Nous chasser de nos terres pour s'en emparer et la source n'est pas étrangère à cette affaire. Il n'y a pas beaucoup de sources en Grande Terre. Il n'y a pas de montagnes. Cette île est faite de grandes étendues de cayes avec un peu de terre. Mais il n'y a pas de sources et on doit faire des citernes à pluie. Quand je dis qu'il n'y a pas de sources... Il y en a mais elles sont très rares. En plus la nôtre donne beaucoup d'eau. Et la famille de planteurs nous hait depuis que mon père a eu gain de cause et gagné sa terre grâce aux juges. Ce mot était un avertissement. Pour nous.

Les grandes familles ne veulent pas de cadastre. Leurs chefs préfèrent s'arranger avec les géomètres du pays qui font les mesures comme on leur dit de les faire. Il faudrait aller en Grande Terre ; pour la justice. »

Martial étouffe une larme et je ne serais pas loin d'en faire autant. Une fois revenu à un peu de sérénité, Tertullien me dit qu'il a commencé une nouvelle vie en travaillant avec l'équipe. Maintenant, c'est « à la vie à la mort ».

Le « ti-blanc » est plus âgé que mes deux autres aides. Il pensait avoir définitivement été entraîné sur le mauvais chemin quand est survenu l'incident qui nous a permis de lier connaissance. Aussi se sent-il lié à moi par un devoir de reconnaissance, je crois. Mais je veux que mes aides gardent leurs distances et leur autonomie.

- Aucun de vous trois n'est lié à moi par quelque obligation que ce soit. Vous êtes des agents du Gouverneur et c'est à lui que vous devez obéissance. Tant que vous travaillerez

¹ En créole, ce vocable définit un « demeuré » comme on nommait les débiles mentaux à l'époque ou se passent les souvenirs de Berdeilhe.

au Cadastre, vous aurez à m'obéir parce que je suis votre chef dans l'équipe des géomètres du service, comme je dois obéir à M. de La Roncière et lui-même à M. de Richemond qui à son tour relève de l'autorité du Gouverneur. Donc vous ne me devez obéissance que dans le cadre de notre travail. En revanche en dehors du travail vous êtes libres et ne me devez aucune allégeance.

- Et pourquoi m'avez-vous aidé, alors ? Et pourquoi nous avez-vous enseigné à lire et écrire pour Martial, et perfectionnés pour Timothée et moi ? Et pourquoi nous enseignez-vous tant de choses ce que rien ne vous oblige à faire.

- Vous l'avez dit : rien ne m'y oblige. J'ai fait cela parce que je pensais que cela vous serait utile et comme vous semblez y prendre du plaisir, je continue. Il semble que cela vous fait plaisir, non ?

- Oui ; en tout cas à moi. C'est pourquoi je veux rester auprès de vous. En fait, vous êtes un peu comme une autre famille, pour moi.

- Là, c'est autre chose. Cela s'appelle l'amitié. Et j'y suis très sensible.

- Mais moi aussi, je veux être votre ami.

- Et moi aussi... » Les deux autres ne veulent pas être en reste...

Diantre. Il va falloir prendre en compte le sentimentalisme de mes aides...

- Mes chers amis, vous avez des familles, tout de même. Il ne faut pas les oublier.

- Pour moi, fait Tertullien, d'une part ils sont loin, d'autre part ils n'ont plus besoin de moi, l'enfant terrible, sur leurs terres. »

Ces remarques me laissent songeur. « Ils sont loin ! » Que dire alors de ma proche famille ? Les plus proches sont mes parents décédés dont le souvenir me suit partout. Mais mon cher oncle et ma chère tante qui sont en France ! Je ne peux que répondre : « Tertullien, un jour prochain nous irons aux Grands Fonds du Moule et vous y serez reçu comme l'enfant prodigue de l'Évangile. Je vous le promets.

- Et nous ? » C'est Timothée qui s'inquiète.

- Mais nous irons ensemble, tous les quatre avec la mule et une voiture à cheval. Mais pour le moment ce projet doit rester secret.

- Mais si j'ai bien lu sur ses lèvres, » poursuit Tertullien, « le Théo vous a proposé de lui rendre visite. Et vous dînez ensemble ce soir.

- Vous avez bien lu.

- Alors je suis sûr qu'il va vous proposer de monter à Matouba chez le Parrain et vous serez alors là-haut dans un piège.

- Nous verrons ce que me dit mon cousin ce soir. »

Nous sommes presque arrivés. J'organise les tâches du retour pour que nous perdions le moins de temps possible. Lorsque mes carnets de levé sont au coffre-fort et les appareils enfermés dans le magasin, je donne quartier libre à mes aides. Nous rentrons chez nous Tertullien et moi, en traversant le Champ d'Arbaud par une sente diagonale qui coupe à travers la savane de hautes herbes pour déboucher presque devant la maison.

- C'est égal, Monsieur. Je serais vous, je n'irais pas dîner sans prendre une arme. Même si le Théo ne vous veut pas de mal, le Parrain de Linières pourrait bien chercher à vous faire un sort. »

Je prends un air dubitatif mais Tertullien insiste : « Monsieur, je sais de quoi ils sont capables. Moi c'est la famille dont je ne dis pas le nom qui m'a détruit, vous c'est le régisseur du Parrain qui m'a stipendié contre vous. Vous faites confiance au Théo, mais je ne sais pourquoi... »

Après cette journée sur le port, un bon bain d'eau douce me fait du bien. Madeli, la bonne de Mme Bonaguil, me prépare la baignoire dans la buanderie de la maison qui ouvre sur le jardinet. Le bain est si reposant que je manque m'endormir. Je profite de ce que j'ai un peu de temps pour me raser. J'ai cette habitude de le faire par moi-même pour éviter tout

accident. Il y a bien un barbier en ville, mais j'ai pris cette habitude à Saint-Cyr d'être rasé de près chaque matin et de me rafraîchir si je sors le soir. En outre, j'ai un excellent rasoir de Thiers qui tient fort bien l'affûtage et avec lequel c'est un plaisir de faire crisser les poils de barbe. Une fois propre, je ressors de la buanderie. Je suis sans veste, en chemise et pantalon avec comme chaussures des sandales de corde. Mes vêtements corrects sont dans ma chambre. Il s'en est fallu d'un rien pour que je ne voie pas le visage qui m'espionne par-dessus la clôture du fond du jardinet. Un homme sans coiffure dont le visage noir passerait inaperçu dans l'ombre du bouquet de balisiers qui pousse derrière les planches s'il ne luisait de sueur. Je laisse dériver mon regard, comme si je n'avais rien vu. Mais je sors mon petit miroir d'airain poli et, tout en faisant semblant d'examiner mon visage, je contourne la buanderie, tournant le dos à mon « espion ». Son visage brillant de transpiration se découpe dans le miroir. J'ai du mal à comprendre pourquoi l'homme transpire si fort. Au moment où je vais entrer dans la maison, j'entends le bruit d'un corps qui s'effondre lourdement au sol. Je me retourne ; le visage a disparu. Pensif je monte m'habiller et, me voyant ainsi le front plissé, Tertullien me questionne.

- Monsieur, allez-vous bien ? ». Alors je lui raconte ce que je viens de remarquer. Sans attendre, le brave garçon s'empare d'un sabre à canne et se rue dans le jardinet. Lorsqu'il revient, il secoue la tête.

- Je n'ai trouvé que cela. » Il me tend un carré de toile sale. Il est trempé de sueur de noir, aisément reconnaissable à l'odeur. « Je pense qu'il a les fièvres » m'explique Tertullien.

Je termine de me préparer. Je porte une veste légère de toile de lin écru et un pantalon assorti. J'ai fait le choix de porter des chaussures de toile, fermées mais moins chaudes que des chaussures de cuir. Comme cravate, je porte un foulard de coton imprimé noué en lavallière. Je ne prends ni gant ni canne... Mais si, je vais prendre une canne. Un makila basque qui ira bien avec mon petit hammerless. Il n'y a pas très loin du Champ d'Arbaud au port. Une petite marche ne me fera pas de mal. Tertullien est très inquiet.

- Ne vous inquiétez pas. Il s'agit d'une entrevue de prise de contact. Théophile ne tentera rien contre moi ce soir. De toute façon, je ne le pense pas être mon ennemi.

- Mais ce n'est pas de lui que viendra le danger. Vous croyez que le nervi qui vous surveillait tout à l'heure était là pour vous admirer ? Il vous espionnait pour savoir comment vous atteindre. Mais il a eu l'infortune d'avoir cet accès de fièvre qui l'a terrassé. Son mouchoir pue la sueur de nègre...

- Oh là doucement, Martial et Timothée aussi sont nègres.

- Oui, et alors ? Vous verrez bien comment ils sentent quand ils sueront. C'est une odeur forte et poivrée. Encore que Timothée est chabin assez clair. Si cela se trouve il pue comme un blanc.

- Et comment puent-ils, les blancs ?

- Nous empestons la mort. Les « Zindiens » les Nègres et les Chinois disent tous la même chose : la sueur des blancs empeste la mort. Mais là n'est pas la question : il y avait à vos trousses un individu peu recommandable. Que voulez-vous, un nègre de bonnes mœurs, il est comme vous et moi, après le travail il rentre chez lui pour passer la veillée avec sa femme et ses enfants. »

Je ne dis rien mais pense à part moi que mon aide n'a pas tort. Entre le Champ d'Arbaud et le port, il y a quelques réverbères à huile. Sur le port et dans la grand' rue, on trouve quelques becs de gaz qui diffusent une lumière terne. Les quelques voitures à cheval qui passent ont des phares à acétylène pour les plus modernes et des lampes à huile pour les autres. Fort heureusement, la lune est presque pleine et elle diffuse sa lueur entre les nuages. Je marche d'un pas allègre sur le trottoir en terre battue rouge et dure. On dirait de la tomette, tant cette latérite a durci au cours du temps. La grand-rue est longée de trottoir en dur enduit d'une espèce de chaux de corail mort qui fait un revêtement presque aussi stable que les pavés

des villes de France. C'est en arrivant sur le port, dans l'allée où se trouve l'entrepôt de Linières, que j'ai comme une crainte. L'endroit sent le moisi et l'humide, malgré le vent. On dirait que l'alizé s'est arrêté et maintenant il souffle une brise chargée des effluves de l'intérieur des terres. L'entrée de l'entrepôt est éclairée à giorno par une forte lampe à carbure qui chuinte sa flamme blanche. Le fondé de pouvoir a fait aménager par des domestiques la salle d'attente en salle à manger petite mais chaleureuse. Nous nous installons confortablement dans deux fauteuils club tandis que le serveur nous apporte un planteur et des accras. J'ai peur que le dîner ne soit frugal, si l'apéritif est aussi copieux. Mais nous ne nous éternisons pas à boire. D'entrée de jeu, Théophile m'a entretenu de ses soucis et de ceux de la « Famille ».

- Je ne vais pas rester éternellement ici. Marin, j'étais réputé avoir quitté l'île définitivement. On admettait que j'y reviendrais ma carrière terminée pour y jouir d'une pension d'officier supérieur. Mais c'était sans compter avec mes goûts. La Marine me pesait pour les mêmes raisons que ma famille d'ici. Vous êtes ici depuis assez longtemps pour avoir compris qu'ils sont arriérés et rétrogrades, attachés à faire perdurer un monde qui disparaît. C'est pour cela qu'ils ne veulent pas entendre parler de bien des choses qui sont indispensables maintenant. Et votre cadastre n'est en qu'un élément.

- Oh, vous savez, le cadastre...

- Oui, moi je sais. Mais quand ils vous voient arpenter en tous sens la pointe sud de la Basse Terre en mesurant ils ne savent quoi avec vos appareils magiques, les gens, Békés en têtes, n'y comprennent rien et se méfient. Les chefs des grandes familles blanches ne veulent pas entendre parler d'évolution. Si l'Empereur veut gagner leur soutien, il faudra qu'il renonce à son projet de cadastre.

- Décidément, vous y revenez toujours. Mais moi je ne suis pas chargé de percevoir l'allivrement ! Pour le moment, l'essentiel de mon travail consiste à délimiter et borner le domaine public dès qu'un projet de construction se fait au niveau de la Direction des travaux. Ensuite, j'arpente les routes pour mettre en place des points de repères pour les travaux à venir.

- Vous voyez, mon cousin, vous parlez d'avenir à des gens qui n'en ont plus ! »

Je suis désolé d'entendre ces propos désabusés de la part d'un homme encore jeune. Je me dis que c'est peut-être dû au fait d'avoir quitté la Marine et de se trouver décalé par rapport à sa famille. Le temps de se réhabituer, et cela devrait aller mieux.

Le dîner est savoureux, préparé par la cuisinière d'une petite échoppe qui s'ouvre sur le port. Le poisson y est délicieux et je découvre un légume qui se substitue ici à la pomme de terre. Avec sa chair assez aqueuse et fibreuse, la cristophine absorbe le court-bouillon de poisson relevé de juste ce qu'il faut comme piment. Et c'est fort agréable parce qu'il m'est déjà arrivé de ne pas pouvoir avaler ce qu'on me proposait dans des auberges tant le piment était fort dosé. Une sorte de « virilité » mal placée.

Le dessert se compose d'une soupe de fruits délicieux où je reconnais coupées en morceaux des mangues Julie, des goyaves, des sapotilles et des caramboles.

Mon cousin, après un peu de silence, s'ouvre à moi de sa révolte envers son grand-oncle qui est le vrai chef du clan Linières et consorts. Ainsi, je découvre que le Linières que j'ai rencontré est le grand-oncle. C'est un homme rude qui a connu nombre de difficultés. Il est entré dans la septantaine. Lorsque le Roi Louis XVI a été assassiné, il avait cinq ans. Son père était un fidèle du Roi Louis XV, avait soutenu Louis XVI et avait quitté le royaume pour venir au Nouveau Monde lorsque ce dernier fut « assassiné par la populace » et des « juges révolutionnaires dévoyés. » Le sentiment royaliste légitimiste est encore fervent chez les « vieux » de la famille. Si la Restauration avait apporté un peu d'espoir, le retour de la république et le coup d'État du « Prince » Louis Napoléon – surnommé « le neveu » – ont rappelé ces « émigrés » à la réalité des changements. Dans cette île si loin de l'Europe, ils

pensent qu'ils pourront faire perdurer un mode de vie qui est celui de leur enfance et auquel ils tiennent par nostalgie.

Mais il faut savoir que la première colonisation des îles à sucre a entraîné une première émigration de gens qui étaient en délicatesse avec le pouvoir royal de Versailles. Ces premiers émigrés étaient favorables aux idées nouvelles, aux philosophes. Il s'agissait de voltairiens ou de rousseauistes quand ils n'étaient pas adeptes de Montesquieu. Et si parmi ces émigrés on trouvait des bourgeois, on y trouvait aussi des nobles. Il s'agissait en général de petits hobereaux de province qui n'avaient jamais eu accès à la Cour. Ils vivaient de leurs terres et plus souvent qu'à leur tour ils donnaient la main aux *emprunts*² comme cela se produit encore dans les vallées perdues du fond de l'ancien Comté de Foix. Et je ne peux oublier que la famille de Berdeilhe est née là, au temps de Saint-Louis. Le premier Berdeilhe était orphelin du baron et de la baronne de Péreilhe. Il s'agissait d'un Péreilhe qui avait perdu fief et apanage pour avoir soutenu les gentils, ces hérétiques que l'on a aussi nommé les « Albigeois ». Les Péreilhe avaient laissé un orphelin, recueilli par son parrain, un curé d'une paroisse du Comté de Foix. Élevé chrétiennement mais avec une grande ouverture d'esprit par un prêtre qui donnait dans la médecine et aussi un peu dans l'alchimie, cet ancêtre de la chimie, mon aïeul reçut un jour une mission de la part d'Alphonse de Poitiers pour le compte de son frère Saint-Louis qui guerroyait en Palestine.

En remerciement des services rendus, le jeune Péreilhe fut « ré-anobli » sous un autre nom, celui de Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe. Mais cet homme qui reçut d'abord la régence d'un château royal près de Foix a compilé ses souvenirs dans un grimoire manuscrit en quatre exemplaires dont trois destinés à ses enfants et l'original destiné aux archives du nom et à la postérité de la famille. C'est cet exemplaire dont je détiens un exemplaire. Je sais donc beaucoup de choses sur les origines de ma famille. Ensuite, par les relations de mon oncle au Ministère des la Marine et des Colonies, j'ai une bonne connaissance du devenir des deux Berdeilhe qui sont parvenus en Guadeloupe. L'un est mort des fièvres peu de temps après son arrivée, l'autre a été tué par des soldats anglais lors de la prise de la Guadeloupe par les marins de la Reine. C'était un vieux héros qui a préféré finir son fusil à silex à la main plutôt que de vivre sous la botte anglaise. Et encore, ce Berdeilhe ne portait-il plus ce nom. Au cours des âges, la lignée de Berdeilhe s'est vu doter de plusieurs lettres et fiefs afférents. Les Berdeilhe arrivés aux îles étaient des Berdeilhe de la Barguillière et des Berdeilhe de Lignièrès. Et non de Linièrès, sans « g ». Ce sont ces Berdeilhe de Lignièrès qui sont arrivés en Guadeloupe à la fin du régime des Bourbons. Et pour je ne sais quelles raisons, le dernier Berdeilhe de la Guadeloupe se faisait appeler Baron Enguerrand de Lignièrès. C'est d'autant plus curieux que les Berdeilhe de Lignièrès étaient Comtes et non Barons...

Mes parents m'ont donné le prénom de mon aïeul, Pierre-Hubert. Est-ce pour cela que le Linièrès de Pointe à Pître m'a appelé « l'ereiter » l'autre jour ? Avec ma connaissance de la généalogie familiale, grâce à mon oncle, à mes études sur les archives familiales et au fait que j'ai moi-même remis en français actuel le grimoire du premier Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe, je ne suis pas aussi démunie que les Linièrès pourraient le penser pour faire face à leurs manigances. Mais je sais aussi parfaitement que les Linièrès ont des opposants ici même en Guadeloupe. Et même peut-être au sein de la « Famille ». Je pense aux tenants des professions autres que celle de planteur. Les notaires, les commerçants, des manufacturiers comme les voiliers et les possesseurs de chantiers navals doivent commencer à difficilement supporter la pesanteur du milieu planteur. C'est sous cet angle que j'aborde la fin de soirée avec Théophile.

- Mon cher cousin, vous vous plaignez de l'attitude rétrograde des chefs de familles de planteurs. Pourquoi ne pas leur faire entendre que la modernisation du monde est en

² Dans les fiefs du Sud-Ouest, on appelait « emprunt » des travaux d'intérêt général ou des entraides entre hameaux ou entre particuliers. Cette pratique entre hommes libres a perduré jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle.

marche. Bientôt, les vapeurs sillonneront les mers avec la régularité du chemin de fer. Sur les bateaux modernes, on pourra transporter la banane comme le sucre si rapidement que les régimes arriveront en Europe avant que d'être mûrs. Le commerce des ces fruits leur sera au moins aussi profitable que celui du café et du sucre.

- Vous êtes bien optimiste sur la Marine, mon cousin. Je sors d'en prendre et je puis vous dire que nombre d'amiraux sont encaimés dans le fantasme de la voile, seul moteur noble de la grandeur navale.

- Allons, ils évolueront. La machine à vapeur est même en train de devenir transportable sur de petits véhicules. On verra des machines mouvoir des attelages de fer pour remplacer les chevaux avec beaucoup plus de puissance. Je sais qu'en Angleterre et en France des inventeurs mettent au point des moteurs non plus à vapeur mais à essence de pétrole et à alcool. Un jour, ces moteurs seront fiables. Plus légers que les moteurs à vapeur, ils seront aussi beaucoup plus puissants. Il paraît qu'en Amérique, on envisage de faire chauffer les chaudières de trains avec du pétrole récolté dans les nouvelles conquêtes de la frontière...

- Vous rêvez, avec vos moteurs sans vapeur !

- Nenni. Ces moteurs sont dits à explosion. Comme une machine à vapeur, ils ont un piston. Mais pour le pousser on se sert de gaz produit par une explosion d'essence ou d'alcool. Vous savez, les lampes à pétrole modernes utilisent une huile obtenue par distillation du pétrole lourd. Mais lors de la production de cette huile, il existe des résidus dont on ne se sert pas beaucoup. Des goudrons qui sont plus aisés à utiliser sur les chantiers navals et en construction de maison que le brai de bois ou de charbon, mais aussi des gaz que l'on brûle faute de savoir qu'en faire et des produits légers comme cette essence dont je vous parle. Pour le moment on en fait de la lumière grâce aux recherches de M. Pigeon qui a inventé une lampe pour la brûler sans qu'elle fasse explosion. Il reste des difficultés à régler, mais je vous fiche mon billet que l'on ne va pas tarder à voir circuler les premiers chariots à essence. Pour la vapeur, la miniaturisation de la chaudière permet déjà de faire fonctionner des chaloupes à vapeurs entre Pointe à Pitre avec une bonne fiabilité.

- Vous avez vu, ce sont des chaloupes de douze mètres à la flottaison et la machine pèse une tonne métrique !

- C'est un début. Et nous n'arrêterons plus. Le progrès est en marche et il est aussi idiot de le nier que de prétendre tirer les oiseaux au fusil à silex alors que l'on dispose des armes à piston et, mieux, des armes à broche.

- Votre LeMat est à piston, non à broche.

- Certes, mais vous savez pourquoi. La cartouche permet de recharger rapidement, mais encore faut-il trouver des douilles et étuis. Regardez combien il est difficile de trouver des douilles pour revolver Lefaucheur dans l'île si l'on n'a pas de relations avec des militaires.

- Vous avez sans doute raison. Mais je crois que celui qu'il vous faudrait non convaincre mais faire réfléchir, ce serait mon grand-oncle. Il m'a chargé de vous inviter à passer quelques jours au domaine de Matouba. Vous pourriez au calme y aborder bien des sujets avec lui.

- Je ne dis pas non. Il faut que je m'organise pour disposer de quelques jours.

- Si vous faisiez cela, je reprendrais espoir en l'avenir dans l'île. Je ne pense pas que vous puissiez le convaincre mais si vous lui donnez les informations que vous venez de me donner sur les progrès de la science, sans doute entreverrait-il l'avenir sous un jour plus réaliste. »

Il ne me faut pas grand' chose pour obtenir les autorisations nécessaires de la part de mes chefs. Je viens de terminer les levés initiaux sur le port. Il faut maintenant exploiter les

résultats. Cela va me prendre plusieurs jours, mais je puis déléguer à mes aides. Je dois lancer le travail et donner les tâches à chacun par écrit.

Linières l'Ancien veut me recevoir plusieurs jours. Il me demande de venir avec un cheval solide qui puisse monter jusqu'au point haut des bananes sur le flanc de la Soufrière.

M. de La Roncière me rassure.

- Non seulement je vais vous mettre à disposition un petit cheval créole docile mais courageux et encore jeune. Il fait partie des ces montures qui permettaient aux régisseurs et leurs partis armés de monter à la chasse aux esclaves « marrons ». Celui-ci est bien trop jeune pour avoir connu cette période, mais vous en serez content. Pendant votre absence, j'aurai un œil sur vos ouailles. Cela me permettra d'instruire la demande d'augmentation de leurs traitements que vous me soumettrez à votre retour.

- Pardon ?

- Vous n'imaginez tout de même pas que le Gouverneur va continuer à payer des agents du gouvernement sachant lire, écrire, dessiner et faire des levés cartographiques du niveau de ce qu'ils produisent – sous votre autorité – comme des simples commis illettrés !

- Monsieur, je vous suis reconnaissant pour eux...

- Mais ne leur dites rien, surtout. Nous allons voir comment ils se comportent en votre absence. »

C'est avec une certaine inquiétude que mes aides me voient partir avec mon petit cheval bai et une mule d'allègement. Je porte mon LeMat à la ceinture et pour plus de confort j'ai un équipement à baudrier. Je suis allé au champ de tir du fort Richépanse pour essayer sérieusement mon arme. Là, l'adjudant instructeur responsable des installations a été fort heureux de pouvoir tirer avec cette arme particulière. En échange, il m'a donné la bretelle de baudrier qui complète naturellement l'équipement que j'ai acheté à Rochefort. Cette bretelle est aussi en cuir chromé et presque de la même couleur que mon étui. La route de Matouba n'est pas très longue. En quittant Basse-Terre je franchis la Rivière Rouge sur le pont de Saint Phy. Il s'agit d'un solide pont de bois à la forte travure de gros madriers de manguier. Ensuite la route serpente vers les hauteurs et passe près des champs Ducharmoy. Au carrefour des quatre chemins, je continue à monter. Tout au long de mon parcours, la route passe sous des frondaisons ou longe des champs où des ouvriers cultivent des ananas, soignent des orangers qui donnent des oranges à la peau verte lorsqu'elles sont mûres, des agrumes comme le shadeck qui donne de très grosses oranges jaunes que l'on confit dans le sucre. On trouve aussi des citrons de tous les types.

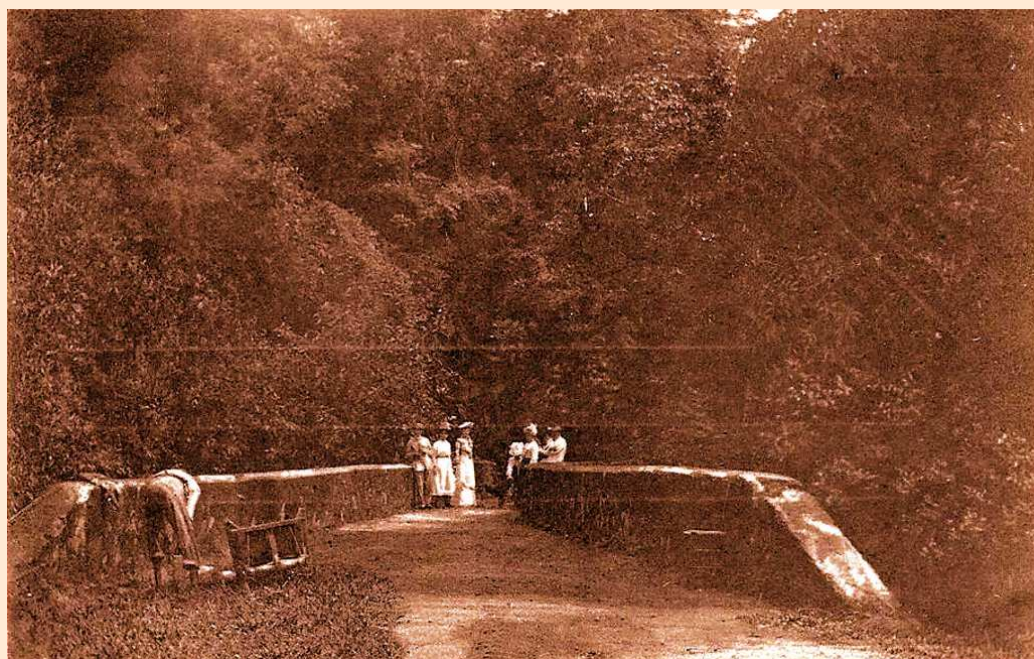
De temps en temps, parce que la pente est douce et que l'alizé est frais, mon cheval demande à partir au trot. Je lui donne le signal bien volontiers et la mule emboîte le pas sans rechigner. En alternant ainsi un pas rapide et le trot, me voici bien rapidement à l'entrée du bourg de Saint-Claude. Ici, on ne fabrique pas de pipes. Le village est tourné vers le service à la banane. Sur la place de l'église, un groupe de chars à bœufs de toutes tailles attend le chargement. Des norias de petites charrettes arrivent de la montagne par diverses sentes et déchargent dans les chars quelques dizaines de régimes verts. Les ouvriers ont les vêtements tachés de brun. Leur peau même est tavelée de tâches brunâtres et collantes. La sève des bananiers et le jus des bananes fraîchement coupées maculent les tissus de façon définitive. Une fois chargés, les chars entreprennent leur descente vers Basse-Terre. Je suis donc surpris de n'en avoir rencontré aucun en montant. Ayant dû arrêter mon équipage pour laisser passer une première colonne, je demande à un gardien noir du marché pourquoi cette absence de chars entre Basse-Terre et ici.

- C'est le premier charroi qui va descendre. Ce sont les premières arrivées de bananes depuis ce matin. Il va encore y en avoir deux arrivées, mais ce sont d'autres chars qui les prendront. C'est comme ça, chaque char fait un voyage. Il prend le contenu de trois ou quatre charrettes. Et moi je distribue les tickets de charroi. »

Je remercie le factionnaire de ses explications mais remets à mon arrivée à Matouba de m'informer sur cet énigmatique « billet de charroi ».

Le passage est à nouveau libre. Peu soucieux de me retrouver englué dans un nouvel arrivage de charrettes, je prends la route vers Matouba. Au départ de Saint-Claude, elle commence par descendre un peu puis se remet à monter avec de temps en temps un faux plat qui permet aux animaux de souffler un peu. Toujours géomètre dans l'âme, je me dis à part moi que le levé du profil en long serait une tâche intéressante mais plutôt longue.

Je finis par arriver au pont en dur construit sous l'impulsion de la famille de Linières. Je suis surpris de constater combien le mortier qui est récent est déjà marqué de mousses et de coups. En fait, le pont donne une impression de vétusté alors qu'il est assez récent et s'avère solide à l'examen. Lorsque j'y arrive, un cantonnier y est à l'œuvre avec une pelle racleuse pour désherber la travure pavée. Théophile m'a fait l'amitié, à mon retour de mon séjour à Matouba de m'offrir une épreuve photographique du pont prise depuis l'arrivée de Basse-Terre. Et je vois qu'il y avait déjà un cantonnier en train de travailler à l'autre extrémité du pont où opère celui du jour de ma propre montée. C'était peut-être le même...



Le pont sur la Rivière Rouge

Je profite de la descente de charrettes de bananes pour arrêter mon équipage ce qui me permet de faire souffler les animaux. Je ne suis plus très loin de l'embranchement du chemin qui conduit de la route à la plantation.

Je viens de faire repartir mes animaux et d'entrer dans le sous-bois qui ombrage le chemin dès le pont passé quand je vois arriver vers moi au petit trot trois cavaliers en armes. Ils marchent en triangle pointe en arrière. Les deux plus grands, des noirs, marchent de front en tête et sont armés de mousquetons de cavalerie à piston en plus de leurs éternels sabres à canne. Le troisième, un blanc, porte une forte épée dans un fourreau de cuir sans doute armé de bois et aux garnitures de bronze brillant. Il porte à la ceinture une arme dans un étui fermé. Apparemment un gros revolver. Peut-être encore un Lefaucheur ? Mais alors, il s'agit d'un gros, comme ceux que semblent affectionner les officiers que j'ai rencontrés récemment.

Le parti s'arrête à une dizaine de pas de moi. Le blanc fait avancer sa monture de quelques pas :

- Je suis chargé de vous accueillir et de vous souhaiter la bienvenue au nom de M. Gontran de Linières, que vous avez rencontré à Pointe à Pitre. Avez-vous fait bonne route ?

- Fort bonne merci, mais je ne suis pas fâché d'arriver. Sommes-nous encore loin ?

- L'entrée du chemin qui conduit au domaine se trouve à la sortie du virage. Le chemin dans le domaine court sur un huitième de lieue. Autant dire que nous sommes arrivés. »

Dès que nous entrons dans le domaine, marqué par un portail blanc porté par deux piliers en pierre de taille noire, j'entre dans une sorte de féerie. Les sous-bois sont clairs et nets ce qui est un exploit avec la luxuriance de la végétation tropicale. Le chemin débouche après quelques dizaines de mètres – le géomètre ne peut se résoudre à utiliser les unités de mesures anciennes – sur une grande pelouse d'un vert tendre. Cette pelouse est coupée en son milieu par une allée pavée de pierres volcaniques appareillées. Au milieu de ce chemin, un bassin de pierres volcaniques. Au fond de cette prairie de velours, la maison se découpe sur la hauteur, surplombée par la majestueuse masse de la Soufrière. D'ici, on la voit sous le même angle que depuis Basse-Terre, mais on a l'impression qu'on va la toucher.



Au cours de mon séjour à la plantation, je ne peux m'empêcher d'en prendre des croquis pour la mettre par la suite en couleurs à l'huile ou à l'encre. Et finalement, je me suis décidé pour une huile. Mais avant d'en arriver là, il m'a fallu passer ces quelques jours. L'accueil a été fort courtois, parfois même chaleureux. Mais je pense que c'est lors de ce séjour que s'est décidé le tournant de mon séjour en Guadeloupe. Quoiqu'il en soit, je ne sais pas encore que ce sont quelques jours que je ne regretterai pas.